



ISSN 2007-4654

ISSN en ligne : 2260-8109

## Les pièges de la nature : de la matière organique à l'imaginaire culturel

**Alberto Alejandro Muñoz Márquez**

Universidad Nacional Autónoma de México, Mexique

[alejandromunizmarquez@gmail.com](mailto:alejandromunizmarquez@gmail.com)

<https://orcid.org/0000-0001-7532-6679>

Reçu le 22-09-2020 / Évalué le 22-10-2020 / Accepté le 23-11-2020

### Résumé

Cet article présente une réflexion autour de la représentation culturelle de l'hystérie au siècle des Lumières. Dans ce sens, les progrès accomplis par la médecine s'avèrent déterminants lors des analyses d'un ensemble de textes littéraires issus de la plume des écrivains dits libertins. Nous analyserons ici quelques fragments de textes du XVIII<sup>e</sup> siècle à la lumière du discours médical et du discours philosophique afin d'offrir un aperçu de la condition de la femme de ce siècle et de contribuer ainsi à démêler le thème de l'hystérie. C'est à partir notamment du traité *Des maladies des filles* (1785) du médecin Nicolas Chambon de Montaux et de l'essai de Diderot *Sur les femmes* (1772) que nous étudierons les mécanismes de domination dans le cadre d'une maladie inventée.

**Mots-clés :** femme, hystérie, libertinage, littérature, maladie

### Las trampas de la naturaleza: de la materia orgánica al imaginario cultural

### Resumen

Este artículo presenta una reflexión acerca de la representación cultural de la histeria en el Siglo de las Luces. En ese sentido, los progresos logrados por la medicina resultan determinantes para analizar un conjunto de textos literarios escritos por los llamados autores libertinos. Analizaremos aquí algunos fragmentos de textos del siglo XVIII a la luz del discurso médico y del discurso filosófico con la finalidad de ofrecer una visión general de la condición de la mujer de este siglo, y contribuir así, a esclarecer la cuestión de la enfermedad de la histeria. A partir, sobre todo, del tratado *Des maladies des filles* (1785) del médico Nicolas Chambon de Montaux y del ensayo de Diderot *Sur les femmes* (1772), estudiaremos los mecanismos de dominación en el marco de una enfermedad inventada.

**Palabras clave:** enfermedad, histeria, libertinaje, literatura, mujer

## The traps of nature: from organic matter to the cultural imaginary

### Abstract

This article offers a reflection on the cultural representation of hysteria during the Enlightenment. In this regard, medical progress becomes essential for the analysis of a group of literary texts written by the so-called libertine writers. For this purpose, some fragments from eighteenth-century texts will be analysed in the light of the medical and philosophical discourses in order to provide a general panorama of the status of women in this century, which will contribute, in turn, to shed light on the matter of the hysteric condition. Mechanisms of domination, as framed by this fictional illness, will be studied in Nicolas Chambon de Montaux's medical treatise *Des maladies des filles* (1785) and Diderot's essay *Sur les femmes* (1772).

**Keywords:** illness, hysteria, libertinism, literature, women

Tout au long de l'Histoire, l'Occident a privilégié le développement d'une conscience abstraite, depuis l'impérieuse quête de la vérité chez Platon, en passant par la découverte de la subjectivité chez Descartes et jusqu'à l'aboutissement de l'empirisme comme fondement de la compréhension de la nature humaine chez Hume, au détriment des problématiques inhérentes à la vie humaine telles que la condition féminine et les questions d'ordre sexuel qui en résultent. Dans l'intention de pallier ce manque documentaire, plusieurs traités médicaux ont vu le jour vers la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle dont *Des maladies des femmes* et *Des maladies des filles* issus de la plume du médecin Nicolas Chambon de Montaux.

### L'hystérie au XVIII<sup>e</sup> siècle

Dans l'introduction de son premier traité, Chambon écrit : *Dans son enfance, dans sa puberté, dans le célibat comme dans le mariage, dans le temps qui le rend habile à la génération et jusques dans son extrême vieillesse, la nature poursuit incessamment ce sexe malheureux avec des armes meurtrières* (1784 : xxxii). Servant tantôt à expliquer les troubles physiologiques féminins, tantôt à légitimer la position désavantageuse de la femme vis-à-vis de l'homme dans le domaine social, la notion de nature connaît un glissement vers les écrits philosophiques de l'époque qui, loin d'en démêler la valeur, la plonge dans l'ambiguïté absolue. C'est le cas particulier de l'essai de Diderot *Sur les femmes*, où l'on trouve, dès la première approche un clin d'œil au commentaire de Chambon : *Femmes, que je vous plains !* (1772 : 260). En effet, il nous offre une représentation de la dichotomie homme-femme qui se trouve dans un inlassable devenir dialectique. D'un côté, il suit la tradition galénique en prônant ainsi l'existence d'une correspondance biologique entre l'homme et la femme. D'un autre côté, il penche vers la

thèse hippocratique qui fait de la matrice le noyau métonymique spécifique de la femme, capable de déterminer l'anatomie et le comportement : *La femme porte au dedans d'elle-même un organe susceptible de spasmes terribles, disposant d'elle, et suscitant dans son imagination des fantômes de toute espèce* (1772 : 255). Néanmoins, dans le tome second de *Des maladies des filles*, Chambon mène une révision exhaustive de l'hystérie et commence par donner d'autres noms à cette maladie qui, jusqu'alors, ne peut pas être définie mais décrite par le biais de ses symptômes : [...] *mal de mère, de passion hystérique, de suffocation de matrice, d'affection utérine, d'étranglement de l'utérus* (1785b : 164). Étant donné que la représentation de l'hystérie que s'était faite Arétée de Cappadoce<sup>1</sup> était la plus répandue dans les manuels de médecine du XVIII<sup>e</sup> siècle, Chambon s'en sert pour avancer ses propos :

*Dans la région hypogastrique est placée la matrice, viscère, qui a presque le caractère d'un animal particulier, puisqu'il se meut de lui-même dans tous les sens, remonte jusque vers la poitrine au cartilage xiphoïde, se jette sous les côtés, tantôt à droite, tantôt à gauche, vers le foie ou les autres viscères ; cependant il a plus de tendance à descendre vers la vulve* (1785b : 165).

À ce sujet, Chambon considère cette représentation comme *une erreur funeste en médecine*, puisqu'il s'agit *des symptômes qui n'étaient autre chose que les mouvements convulsifs d'un viscère qui jouit de toutes les propriétés musculaires* (1785b : 175). Au niveau médical, pour ne pas dire scientifique, Chambon met en relief une représentation inexacte de l'hystérie qui avait prédominé dans l'imaginaire culturel au siècle des Lumières mais qui pourtant n'a pas empêché Diderot de théoriser à son sujet.

Dans *Sur les femmes*, Diderot écrit : *J'ai vu l'amour, la jalousie, la superstition, la colère portés dans les femmes à un point que l'homme n'éprouva jamais* (1772 : 252). Cette interprétation de la réalité et de la constitution de la femme s'opère à travers le regard masculin où le champ lexical des émotions oscille entre deux extrêmes, le négatif correspondant à la femme. De son côté, Chambon décrit également les manifestations hystériques qui altèrent le comportement de celle-ci : [...], *on voit des femmes qui, avec des convulsions violentes et des cris étouffés dans l'invasion, ont la bouche couverte d'écume, paraissent avoir perdu l'usage des sens internes et externes ; cependant, elles se ressouvient de tout ce qui s'est passé* (1785b : 180-181).

Selon cette description, les emportements qu'éprouvent les femmes sont démesurés au point qu'elles arrivent à perdre la raison, comme dans le texte de Robert Challe, *Les Illustres Françaises* (1713), lorsque la mère de Mlle de L'Épine

apprend que sa fille vient de se marier et qu'elle est enceinte : *Elle était dans une fureur enragée et vomissait feu et flamme* (336), *[elle] la regardait comme une mégère* (337), et encore au moment où Mlle. de L'Épine fait sa chute mortelle, *la mère dont un pareil spectacle devait réveiller la tendresse, la traita dans l'état pitoyable qu'elle était, avec plus de dureté que la bête la plus féroce* (346). Le fait que la mère du personnage soit comparée à une bête féroce n'est pas une image sans précédents puisqu'à l'époque, les métaphores faisant référence à la forme animale étaient amplement répandues pour désigner l'hystérie. Théodore Tronchin, par exemple, insère dans l'étude de cette maladie la métaphore de l'hydre de Lerne, serpent pourvu de cinq ou six têtes qui se renouvellent à peine sont-elles coupées et qui a été créé pour servir d'épreuve à Héraclès (Arnaud, 2010 : 71). Effectivement, d'une part, on constate que la métaphore de l'hydre garde en elle-même l'idée de la violence, ce qu'on peut mettre en parallèle avec le texte de Challe ; et d'autre part, l'importance de cette image métaphorique réside dans la résistance de l'affection ainsi que dans l'impossibilité de la faire disparaître. D'ailleurs, la réflexion de Chambon va dans le même sens : *Puisque le vice des ovaires, des trompes de Fallope, et d'autres ligaments de l'utérus, sont aussi des causes d'hystéricisme, on ne doit pas être étonné que cette maladie soit quelquefois incurable* (1785b : 210). Dans le domaine littéraire comme dans le terrain médical, l'hystérie est perçue comme une maladie progressive à laquelle on ne peut pas remédier.

Or, quoique Diderot ne reprenne aucune métaphore pour réfléchir à l'hystérie, il brosse un portrait de la femme dont les traits de personnalité sont polarisés entre une approche irascible, comme celle que nous venons d'étudier, et une approche plus douce focalisée plutôt sur l'excès de tendresse : *C'est surtout dans la passion de l'amour, les accès de la jalousie, les transports de la tendresse maternelle, les instants de la superstition, la manière dont elles partagent les émotions épidémiques et populaires, que les femmes s'étonnent, belles comme les séraphins de Klopstock, terribles comme les diables de Milton* (1772 : 252). Cette description rend compte d'une nature instable poussée par les passions d'une part, et d'autre part, par des attributs qui sont aux antipodes de la nature masculine, car, loin de trouver un parallélisme entre les deux natures, la femme est non seulement stigmatisée mais réifiée. La relation antithétique entre *belles comme des séraphins* et *terribles comme les diables de Milton* met en évidence soit l'impulsivité soit la méchanceté, inhérentes à la condition hystérique. Ainsi, le philosophe insiste sur le caractère démoniaque de la maladie qui devient une extension du corps féminin : *La femme dominée par l'hystéricisme éprouve je ne sais quoi d'inférieur ou de céleste. Quelquefois elle m'a fait frissonner. C'est dans la fureur de la bête*

*féroce qui fait partie d'elle-même, que je l'ai vue, que je l'ai entendue* (Diderot, 1772 : 256). Ici, il convient de jeter la lumière sur deux éléments capitaux, l'un portant sur la structure, l'autre sur le contenu. Quant à la structure, le discours de Diderot lui permet de mettre en pratique des stratégies oratoires afin de donner au texte une tonalité convaincante pour l'éloigner des abstractions théoriques : [...] *elle m'a fait frissonner, Je l'ai vue, je l'ai entendue*. La première personne du singulier le pose en témoin de la brutalité de cette bête féroce, locution allusive à la femme hystérique qui nous amène vers le second élément. En effet, à l'instar de Challe, Diderot parle aussi en termes de « bête féroce », le premier pour caractériser un personnage dénaturé, l'autre pour témoigner de son vécu. La figure de la bête féroce qui évoque soit la métaphore de l'hydre soit la représentation de la matrice comme un animal enfermé dans le corps de la femme, est exemplifiée dans *La religieuse*, roman du même philosophe. Dans ce roman, nous constatons les manifestations de l'hystérie, telles qu'elles sont décrites par Diderot, dans le personnage de la troisième supérieure lorsqu'elle se voit privée des plaisirs de la volupté que lui procurait jadis Marie-Suzanne Simonin :

*Cette supérieure, que je ne pouvais ni soulager ni m'empêcher de plaindre, passa successivement de la mélancolie à la piété, et de la piété au délire* (Diderot, 1796 : 287) ; *Bientôt elle devint silencieuse ; elle ne dit plus que oui ou non ; elle se promène seule ; elle se refuse les aliments ; son sang s'allume, la fièvre la prend et le délire succède à la fièvre, et encore Elle riait aux éclats ; le moment d'après elle fondait en larmes* (298).

Ces fragments illustrent le paroxysme de l'affection hystérique qui est à l'origine de l'abstinence sexuelle et bien que l'auteur n'en parle pas dans son essai, dans ce roman, il laisse le lecteur la déduire.

En fait, selon Chambon, *quelques personnes sont attaquées de cette maladie, à la première apparition des règles dont l'évacuation est difficile* (1785b : 201), ce qui n'est pas loin non plus de la pensée de Diderot : *Pendant une longue suite d'années, chaque lune ramènera le même malaise* (1772 : 257). Cela nous laisse entendre que ce sont « la nature » et ses effets qui s'acharnent sur la femme, comme s'il s'agissait d'une espèce d'anathème tirée de l'Ancien Testament. C'est pourquoi, au début de cette étude, nous avons repris l'idée principale du traité de Chambon mentionnée auparavant dans l'introduction. Mais celui-ci ne se borne pas à décrire les malheurs auxquels la prétendue nature condamne les femmes, il interpelle également les adolescentes et les prévient des effets pervers de la chasteté : *Jeunes filles, je n'ai pas voulu vous cacher les pièges que les sens vous tendent sans cesse. [...] En conservant votre innocence vous éprouverez des maux différents ; la perte de la santé* (Chambon, 1785a : 39). Nous ne sommes pas sans remarquer

une exhortation à l'acte sexuel dans le but de conserver la santé, comme dans le cas de *La philosophie dans le boudoir* de Sade (1795) : *Mme de Saint-Ange : Dans quelque état que se trouve la femme, ma chère, soit fille, soit femme, soit veuve, elle ne doit jamais avoir d'autre but, d'autre occupation, d'autre désir que de se faire foutre du matin au soir : c'est pour cette unique fin que l'a créée la nature [...] (86)*. Quoique le texte de Sade ridiculise la tradition libertine, nous ne pouvons ignorer la persistance de la question sexuelle qui n'est que le prolongement de la célèbre *querelle des femmes* datant de la fin de la Renaissance et qui est au cœur des discours littéraires et philosophiques, depuis Molière et jusqu'aux textes qui côtoient l'entrée du romantisme. Mais en plus, la réplique de Madame de Saint-Ange que nous venons de citer, complexifie la question, d'autant plus qu'elle est fondée sur les préceptes naturels qui font appel, bien évidemment, au progrès scientifique de l'époque, comme dans le cas du traité médical qui nous concerne, ou encore, aux travaux des philosophes naturalistes, telle l'*Histoire naturelle* (1749) de Buffon dont l'influence sur *L'Encyclopédie* n'est pas à négliger.

Quoi qu'il en soit, lorsque Chambon s'adresse aux filles en leur annonçant leur susceptibilité d'être atteintes d'hystérie si elles obéissent à la vertu de la chasteté, il explique que les femmes de tout autre âge n'en sont pas exemptes : *Les femmes voluptueuses qui ont joui des plaisirs de l'amour, et qui en sont privées par l'absence ou la mort de leur mari, sont sujettes à l'hystéricisme ; il attaque aussi les jeunes filles qui observent les règles de la continence* (1785b : 202). Reprenons *La religieuse* pour analyser cette situation. En effet, nous avons vu les manifestations hystériques matérialisées dans le personnage de la troisième supérieure mais nous n'en avons pas évoqué les causes exactes :

*[...] elle m'exhortait en bégayant, et d'une voix altérée et basse, à redoubler mes caresses ; je les redoublais ; enfin il vint un moment, je ne sais si ce fut du plaisir ou de la peine, où elle devint pâle comme la mort ; ses yeux se fermèrent, tout son corps se tendit avec violence, ses lèvres se pressèrent d'abord, elles étaient humectées comme d'une mousse légère, puis sa bouche s'entr'ouvrit, et elle me parut mourir en poussant un profond soupir* (Diderot, 1796 : 249).

Loin de focaliser notre attention sur le rapport homosexuel qui est au centre de ce fragment, mais qui n'est pas toutefois l'objet de cet article, nous allons privilégier le moment où le personnage de la supérieure aboutit au comble du plaisir auprès du personnage principal du roman. À plusieurs reprises, la supérieure s'était livrée aux épisodes d'extase mais c'est au moment où elle en est privée que commence sa dégradation tant morale que physique qui la traîne vers le trépas. Nous constatons donc que la période d'abstinence précède les crises hystériques qui sont, par métonymie, l'évocation de cette double dégradation. Or, Chambon souligne que

les jeunes filles en sont aussi atteintes, puisqu' à l'inverse de la supérieure, Sœur Ursule a, à peu près, le même âge que Suzanne Simonin :

*[...] elle [Sœur Ursule] me parut presque aussi changée que moi ; elle était d'une maigreur à effrayer ; elle avait sur son visage la pâleur de la mort, les lèvres blanches et les yeux presque éteints. Sœur Ursule, lui dis-je tout bas, qu'avez-vous ? –Ce que j'ai ! me répondit-elle ; je vous aime, et vous me le demandez ! (Diderot, 1796 : 218).*

Étant éprise de Suzanne et conservant à tout moment sa chasteté, Sœur Ursule fait preuve d'un malaise physique qui la hante et que, d'après le portrait brossé, l'on peut mettre en parallèle avec l'affection hystérique. Par ailleurs, il n'est guère surprenant que la scène se déroule à l'intérieur d'un couvent, endroit où l'enfermement et le mode de vie rigoureux jouent un rôle fondamental dans le développement de l'hystérie. Cette remarque n'a échappé ni à Diderot ni à Chambon : *Mais, croira-t-on que ces écoles de débauche, se trouvent quelquefois à côté des autels ? Que ces retraites sacrées où la vertu s'annonce à la jeunesse par exemple, renferment aussi des enceintes secrètes, où la mauvaise conduite enseigne ses préceptes scandaleux ? (1785b : 93).* S'il est vrai que Chambon, à l'instar de Diderot, rend compte des phénomènes d'ordre sexuel ayant lieu dans les cloîtres, il est vrai aussi que son discours nuance sa posture : il ne s'oppose pas à l'enseignement des principes religieux. Son discours distingue le champ lexical de la vertu religieuse : « autels », « vertu », « retraites sacrées » ; de celui de la turpitude : « écoles de débauche », « enceintes secrètes », « mauvaise conduite », « préceptes scandaleux ». Cette analyse du langage scrupuleusement menée met en exergue, notamment par le recours aux adjectifs, tantôt mélioratifs tantôt péjoratifs, le fait que le discours scientifique demeure encore influencé par la morale religieuse en plein siècle des Lumières.

En effet, si on relit l'essai de Diderot à la lumière des notions théoriques de Chambon, il semble devenir une sorte de palimpseste en ce qui concerne le rapport hystérie-religion : *La femme, hystérique dans sa jeunesse, se fait dévote dans l'âge avancé ; la femme à qui il reste quelque énergie dans l'âge avancé, était hystérique dans sa jeunesse (Diderot, 1772 : 255).* C'est dans ce sens que, dans *Le paysan parvenu*, nous retrouvons une dévote âgée de cinquante ans qui est prête à épouser le jeune Jacob quitte à enfreindre les codes sociaux de son époque : *Allons, mon fils, je n'en doute pas, tu es celui à qui Dieu veut que je m'attache, tu es l'homme que je cherchais, et je me donnerai à toi (Marivaux, 1774 : 141).* Ici, Mademoiselle Haberd la cadette avoue son amour à Jacob en mêlant la volonté divine au désir sexuel. Cependant, si l'apparence séduisante de Jacob agit comme un catalyseur de l'éveil sexuel chez les femmes de son entourage, les causes en sont bien diversifiées.

D'après Chambon, l'influence de l'imagination, et non seulement l'objet du désir, rend sensible la condition hystérique : [...] *les assemblées licencieuses, les spectacles qui disposent à l'amour, la lecture des livres qui font naître cette passion, etc., sont autant de causes prochaines ou éloignées de la suffocation de matrice* (1785b : 204-205). Il s'en suit donc que l'encouragement, par incitation en l'occurrence, à commettre un acte sexuel quelconque est motivé soit par les dialogues « licencieux » comme celui qu'entretiennent Dolmacé, Madame de Saint-Ange et Eugénie dans *La philosophie dans le boudoir* ; soit par les spectacles « disposant à l'amour » comme celui auquel assiste la narratrice de *La Messaline Française*: [...] *j'aperçois deux femmes nues sur le lit : l'une était la duchesse, et l'autre une très jolie brune âgée de dix-huit ans, sa femme de chambre. Jamais plus beau corps ne sortit des mains de la nature. Elles étaient couchées l'une sur l'autre et se frottaient mutuellement la partie qui nous distingue* (1789 : 321). D'un côté, ce passage expose, à l'instar de *La religieuse*, un rapport homosexuel entre la duchesse de Pol... et Agathe, alors que la spectatrice reste, en principe, en position de voyeuse pour devenir ensuite sujet actif dans la scène : *J'entrai brusquement dans la chambre, et les surpris dans l'anéantissement où elles venaient de se plonger. [...] Elle [La duchesse de Pol...] me fit des reproches de venir ainsi la surprendre. Je ne l'écoutai pas et je les joignis au lit* (322). D'un autre côté, même si la scène pousse la narratrice vers la volupté, ni celle-ci ni la duchesse de Pol... ne ressentent aucun symptôme relié à l'hystérie dans la suite du roman et cela est dû au fait que toutes les deux mènent une vie de débauche jouissant, par la suite, des plaisirs qu'offre l'acte sexuel.

### Vers un remède plutôt politique

Dans la même ligne de pensée, les femmes ayant une vie sexuelle plutôt dynamique sont moins sensibles à cette affection : *Cette maladie n'attaque pas les femmes mariées, ou plutôt celles qui jouissent des plaisirs du mariage ; les femmes débauchées ne l'éprouvent jamais* (Chambon, 1785b : 205). Nous avons déjà vu que les femmes se procurant la jouissance sexuelle ne sont pas atteintes de l'hystérie mais il nous reste à voir le contexte dans lequel la médecine envisage ce traitement « naturel » et, pour ce faire, il nous faudra encore une analyse du discours. Effectivement, lorsque Chambon parle de l'immunité des femmes débauchées vis-à-vis de l'hystérie, nous pensons irrémédiablement à une figure emblématique de la littérature française : la Marquise de Merteuil :

*Alors je commençai à déployer sur le grand Théâtre, les talents que je m'étais donnés. Mon premier soin fut d'acquérir le renom d'invincible. Pour y parvenir, les hommes qui ne me plaisaient point furent toujours les seuls dont j'eus l'air*



*d'accepter les hommages. Je les employais utilement à me procurer les honneurs de la résistance, tandis que je me livrais sans crainte à l'Amant préféré* (de Laclos, 1782 : 227).

Il s'agit d'un fragment tiré de la lettre 81 de *Les liaisons dangereuses* où la Marquise de Merteuil brosse un autoportrait très élogieux. Faisant preuve d'un orgueil démesuré, elle laisse entrevoir un apprentissage autodidactique qui la mène à la découverte de l'hypocrisie, se montrant comme une libertine voluptueuse et s'érigeant aussi en modèle proto-féministe de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. En s'abandonnant toujours aux plaisirs charnels, elle évite l'affection hystérique, comme le souligne Chambon. Mais ce qui est révélateur dans le discours du médecin, c'est qu'il encadre l'acte sexuel et sa jouissance dans le mariage, ce qui est aux antipodes des principes que la Marquise de Merteuil s'est forgés. Aussi s'efforce-t-il de distinguer « les femmes mariées » de « celles qui jouissent des plaisirs du mariage » en attribuant une valeur neutre aux premières alors que les secondes portent l'étiquette de la débauche. Nous conviendrons désormais que l'hystérie peut être traitée soit par l'institution du mariage soit par le biais de la débauche ; l'un étant validé par le regard de la science, l'autre, au contraire, rejeté.

Enfin, lorsqu'il parle en termes de « livres qui font naître cette passion », il fait allusion à toute la production littéraire qui s'inscrit dans la tradition du libertinage dont nous ne traitons ici que quelques exemples. Or, comme si cela ne suffisait pas à rendre compte de la posture politique de Chambon à l'égard des conventions sociales, il poursuit : *Cette maladie qui annonce un besoin, apprend aussi que celle qui l'éprouve est bien constituée pour devenir mère. Cette qualité ne la rend-elle pas un être précieux dans l'ordre civil ? Disons plus, elle est précieuse à la nature puisqu'elle est disposée à la reproduction de son espèce* (1785b : 206). Plus tard, il met l'accent sur le rôle des mères par rapport à la vertu laïque : [...] *le devoir d'une mère consiste moins à donner des sujets à la patrie qu'à former des citoyens à la vertu* (92). Pour mieux analyser ces deux remarques, il est presque impératif de les confronter avec la réflexion de Diderot sur le même sujet, dans *Sur les femmes* : *C'est par le malaise que la Nature les a disposées à devenir mères [...]* (1772 : 258). En comparant ces deux commentaires, nous constatons un calque discursif qui condamne toutes les femmes, puisque toutes sont susceptibles de souffrir d'hystérie depuis l'apparition des menstrues, qu'elles soient mariées ou mères. Pourtant, Chambon ne s'arrête pas là, il va jusqu'à dire que la maternité devient un impératif de la nature, une loi naturelle à laquelle aucune femme ne peut échapper et, qui plus est, s'avère « précieuse » pour « l'ordre civil ». Nous assistons ainsi à la naissance d'une espèce de *conscience historique* qui concerne directement la condition féminine avant l'hystérie et après celle-ci ; autrement dit, les discours

scientifique et philosophique repoussent l'hystérie et, par extension, les corps qui en sont atteints, mais une fois ces corps guéris, non pas par l'acte sexuel mais plutôt par la maternité, ces mêmes corps, ne sont pas seulement acceptés mais glorifiés. Les lois de la nature n'appartiennent plus à la nature puisqu'elles sont au service de l'État, instance qui est configurée par une hégémonie essentiellement masculine. Mais revenons à Diderot pour clore notre propos. Même s'il met en relief la condition désavantageuse à laquelle ont été condamnées historiquement les femmes : [...] *la cruauté des lois civiles s'est réunie contre les femmes à la cruauté de la nature. Elles ont été traitées comme des enfants imbéciles* (1772 : 258), c'est bien lui qui s'adresse à elles, paradoxalement, en tant qu'enfants : Ô femmes, vous êtes des enfants bien extraordinaires (1772 : 257). Non content de cantonner la femme dans l'institution du mariage et ensuite dans celle de la maternité en veillant toujours à légitimer son discours par le biais des lois de la nature, il réduit la femme à l'état d'enfant, ce qui implique l'existence d'un « adulte » qui veille, à son tour, à son bien-être étant donné qu'un enfant ne peut pas prendre soin de lui-même. Nous allons nous permettre de faire un saut en avant pour mieux saisir cette problématique. Deux siècles et demi plus tard et à la veille de la deuxième vague féministe, les répercussions de cette démarche infantilisante n'échapperont nullement au regard analytique de Simone de Beauvoir : *Aucun sujet ne se pose d'emblée et spontanément comme l'inessentiel ; ce n'est pas l'Autre qui se définissant comme Autre définit l'Un : il est posé comme Autre par l'Un se posant comme Un* (1949 : 22). Si nous étudions la notion de femme-enfant chez Diderot à la lumière de cette dernière réflexion, nous conviendrons que, lorsque le sujet se conçoit soi-même en tant que sujet, il le fait par rapport à l'objet ; ce qui nous amène à voir deux figures dichotomiques : la femme-objet et l'homme-sujet. Nous remarquerons alors un nouveau déplacement significatif : la femme n'est plus une enfant ; elle est devenue une chose, l'inessentielle face à l'essentiel, c'est pourquoi l'on peut disposer de son corps à son gré.

Reprenons maintenant l'adjectif « extraordinaire » que Diderot attribue aux femmes-enfants dans le cadre de l'hystérie. Cette épithète, qui fait appel au merveilleux, renvoie, d'une part, à la métaphore de l'hydre évoquée plus haut ; d'autre part, elle nous permet de penser que l'hystérie engendre un caractère surnaturel qu'il met clairement en valeur par des majuscules : *Le symbole des femmes en général est celle de l'Apocalypse, sur le front de laquelle il est écrit : MYSTÈRE* (1772 : 260). Ce n'est donc pas gratuit que les traités médicaux de l'époque, comme celui de Chambon, décrivent la nature de la femme comme « magique » et que Diderot reprenne cette idée du « mystérieux », si nous prenons en considération que ces analyses sont fondées sur une perspective masculinisante

qui conçoit la femme comme « impénétrable » au sens symbolique. Ce « mystère » dérive en ce que nous allons appeler une « mystique de la féminité », puisqu'en plus, sémantiquement parlant, les deux expressions gardent la même racine. Aussi cette « mystique de la féminité » consiste-t-elle à rendre les femmes malades hystériques, à glorifier la maternité et à les infantiliser sous prétexte d'obéir aux lois de la nature, afin d'assurer le contrôle absolu de leurs corps, et de pouvoir, ainsi répondre aux besoins d'une morale qu'elle soit laïque ou religieuse. Les conséquences de cette démarche mystifiante sont désastreuses : si l'hystérie ne peut pas être définie, la nature féminine demeure insaisissable de sorte que la femme n'atteint jamais la condition d'être humain. Or, en ce qui concerne la maladie elle-même, tant qu'il y aura une construction discursive, il y aura une configuration de la réalité ; en d'autres termes, puisque l'hystérie n'est décrite que par des allusions fantastiques et des périphrases élaborées, elle ne doit pas porter le nom de maladie, ce qui nous conduit à voir en elle une pure invention.

## Conclusion

En définitive, le discours médical exerce une forte influence sur la pensée philosophique du XVIII<sup>e</sup> siècle qui s'érige graduellement en mécanisme de domination sur le corps féminin. La médecine et la philosophie de Diderot se côtoient ici avec une intimité particulière, se nourrissant l'une et l'autre afin de légitimer leurs discours respectifs par le biais des lois naturelles et de construire une réalité inexistante, qui finit par configurer, à son tour, une « mystique de la féminité ». Stigmatisé depuis l'Antiquité, l'utérus, simple matière organique, accouche d'une représentation culturelle qui devient un dispositif d'assujettissement au moment où cet organe répond à un besoin purement physiologique : l'acte sexuel. Quant aux récits littéraires, ils envisagent une dimension de plus en plus subversive et révolutionnaire qui vise à démystifier la condition féminine tissée à partir des paradigmes scientifiques. Certains réussissent à libérer la femme du joug masculin alors que d'autres échouent, mais tous sont teintés du savoir médical du siècle des Lumières.

## Bibliographie

Arnaud, S. 2010. « Une maladie indéfinissable ? L'hystérie, de la métaphore au récit au XVIII<sup>e</sup> siècle ». *Annales. Histoire Sociales*, p. 63-85. [En ligne] : <https://www.cairn.info/revue-annales-2010-1-page-63.htm> [consulté le 14 mai 2020].

Challes, R. 1996. *Les Illustres françaises*. Paris : Librairie Générale Française.

Chambon de Montaux, N. 1784. *Des maladies des femmes*. Tome premier [En ligne] : [https://books.google.com.mx/books?id=1LYqR\\_CXZFcC&hl=es&pg=PR21#v=onepage&q&f=false](https://books.google.com.mx/books?id=1LYqR_CXZFcC&hl=es&pg=PR21#v=onepage&q&f=false) [consulté le 20 mai 2020].

Chambon de Montaux, N. 1785a. *Des maladies des filles*. Tome premier. [En ligne] : [https://books.google.com.mx/books?id=HlFJU\\_EEr0kC&hl=es&pg=PP13#v=onepage&q&f=false](https://books.google.com.mx/books?id=HlFJU_EEr0kC&hl=es&pg=PP13#v=onepage&q&f=false) [consulté le 25 mai 2020].

Chambon de Montaux, N. 1785b. *Des maladies des filles*. Tome second. [En ligne] : <https://books.google.com.mx/books?id=F6YfxQ-dMOEC&hl=es&pg=PP7#v=onepage&q&f=false> [consulté le 23 mai 2020].

Beauvoir, S. de, 1949. *Le deuxième sexe. Les faits et les mythes*. Paris : France Loisirs

Choderlos Laclos, P. de, 1782. *Les liaisons dangereuses*. Paris : Gallimard.

Diderot, D. 1772. *Sur les femmes* dans Œuvres complètes. Paris : Gallimard.

Diderot, D. 1796. *La religieuse*. Paris : Bussière.

Marivaux, P. 1774. *Le paysan parvenu*. Paris : Gallimard.

*La Messaline Française*. 1789. Est. introd. Michel CAMUS. Paris : Gallimard.

Sade, D. de, 1795. *La philosophie dans le boudoir*. Paris : Gallimard.

## Note

1. Médecin de l'Antiquité romaine dont les travaux ont servi de modèles exemplaires jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle.